

ANNE DE BRETAGNE ESPAGNOLE

Chaque fois que l'on a essayé de dégager la psychologie d'Anne de Bretagne, tout au moins en ce qui concerne ses options sentimentales pour tel ou tel peuple, on a présenté la fille de François II comme une Bretonne, convertie à la France, mais retournant dès que possible à ses premières attaches. M. Grand a rappelé, dans un précédent Congrès, qu'Anne avait été bretonne en France et française en Bretagne. Je n'ai pas l'intention de reprendre ces données acquises, mais seulement d'apporter quelques touches nouvelles au portrait d'une femme dont la personnalité n'est peut-être pas aussi simple qu'on le pense généralement.

Le penchant d'Anne de Bretagne pour la maison d'Autriche — lequel fut avant tout politique — n'est pas ignoré. Mais il ne semble pas que l'on ait jamais relevé les preuves de son goût pour l'Espagne, goût entretenu à dessein par certains, flatté par les courtisans. Je voudrais dire ici ce que j'ai pu recueillir en ce sens dans les documents du xv^e siècle, particulièrement dans les comptes de la reine. Ces indications ne laissent pas d'être assez nombreuses, bien que mes recherches, ayant eu surtout pour objet Charles VIII, soient par là même incomplètes.

Il me faut d'abord rappeler quelques faits connus. En premier lieu, Anne porte sang d'Espagne. « La mère d'Anne de Bretagne », a écrit M. Gabory, « se prétendait de race espagnole (1). » Or Marguerite de Foix ne faisait montre

(1) *Anne de Bretagne, duchesse et reine*, Paris, 1941, p. 256.

d'aucune vanité injustifiée lorsqu'elle s'affirmait de descendance espagnole, puisqu'elle était petite-fille de Jean II d'Aragon par sa mère, Eléonore de Navarre. Dans le milieu de méridionaux qui séjournèrent à la cour de François II, Anne de Bretagne a puisé les passions de la maison de Foix — en particulier la haine du nom Albret — et une grande considération pour l'Espagne, pays de ses aïeux maternels. Ne négligeons pas l'oranger d'Eléonore. Ce cadeau de sa grand-mère aragonaise put fort bien entretenir chez Anne enfant le culte de l'Espagne lointaine. Elle le reçut lorsqu'elle faisait ses premiers pas ; elle tint à l'emporter dans ses bagages en France où il existait encore, affirme-t-on (2), dans les serres de Versailles, au début du xx^e siècle.

Plus efficace, cependant, sera la présence constante d'Espagnols (Navarraïens ou Castillans) aux côtés d'Anne de Bretagne à partir de 1488 ou 1489. Tout commence en effet avec l'ambassade de don Francisco di Rojas et don Nicola de Dicastillo à Nantes, près de la nouvelle duchesse, fin 1488 (3). Les Castillans qui étaient venus au secours de François II à Saint-Aubin-du-Cormier, s'étant présentés comme soutiens d'Alain d'Albret, ne pouvaient exercer aucune influence sur Anne. Mais lorsque, devenue orpheline, celle-ci se débarrassa, à l'automne de 1488, d'un prétendant odieux, Ferdinand le Catholique en est informé. Il va modifier sa politique à l'égard de la duchesse. Loin de soutenir désormais la candidature d'Albret, il mettra en avant son propre fils, Don Juan. Anne a pu se croire légitimement destinée à être quelque jour reine d'Espagne, et ceci à l'âge où l'imagination prend son vol, vers onze-douze ans. Il y avait à ce projet, il est vrai, un obstacle de parenté, Don Juan se trouvant l'oncle à la mode de Bretagne d'Anne. Peut-être cet obstacle n'était-il pas insurmontable. Mais l'opportunité politique incitera, on le sait, Ferdinand à soutenir bientôt, de préférence, le mariage allemand, d'Anne avec Maximilien. N'écrivait-il pas à ses agents en Bretagne, en 1490 : « Si le mariage de la duchesse avec l'infant devenait impossible, prenez soin de

(2) E. GABORY, *Anne de Bretagne, duchesse et reine*, p. 173.

(3) *Ibid.*, p. 44.

la marier avec le roi des Romains » ? Le mariage français sera un échec très net pour l'Aragonais, qui, dans sa politique bretonne, cherchait une monnaie d'échange pour la récupération du Roussillon et de la Cerdagne.

La courte période des fiançailles d'Anne avec don Juan, aux limites assez imprécises, semble cependant correspondre avec le temps où Ferdinand, en 1489, envoie, en son propre nom cette fois, 2.000 hommes d'armes à la duchesse. Ils sont conduits par un chef expérimenté : Don Diego Peres Sarmiento, comte de Salinas, qui rendra de signalés services à la jeune fille, ainsi la réconciliation avec Rieux et la délivrance de Quimper des mains des Bretons révoltés, en 1490. Discrets, moins encombrants que les Anglais venus trop nombreux et vivant donc de rapines, les Espagnols jouirent de la faveur d'Anne. D'Argentré nous dit : « ... se servant la duchesse fort volontiers de ceux de ceste nation et mesme en retint et advança aucuns des chefs et capitaines, lesquels s'habituèrent en ce pays... (4) ». D'Argentré cite ensuite le bâtard de Cardonne, Jean François, originaire d'Espagne. Celui-ci passait pour Français et c'est en qualité d'ambassadeur du roi de France qu'il vint en Bretagne. Il dut plaire à la duchesse en effet puisqu'on le trouve en 1492 général des finances en Bretagne, toujours au nom du roi de France, d'ailleurs. Or Jean François de Cardonne était un agent double, au moins en 1487, car j'ai lu, aux archives de Barcelone, une lettre autographe du roi d'Aragon en sa faveur (5) qui le compromet singulièrement.

Nous allons trouver bien d'autres Espagnols dans la maison d'Anne reine de France. Nous n'avons aucune preuve matérielle que ceux-ci aient été des agents de Ferdinand, ni seulement qu'ils aient été pensionnés par lui. Mais il est certain que le roi d'Aragon avait tout intérêt à garder l'influence qu'il s'était acquise sur la jeune reine, à favoriser ses préférences naturelles pour les Espagnols, en un temps où, ses propres armées étant immobilisées autour

(4) BERTRAND D'ARGENTRÉ, *Histoire de Bretagne*, Paris, 1588, p. 950.

(5) Cordoue, 5 avril [1487], Musée des Archives de la Couronne d'Aragon, sans cote. Sur Jean Francoys, qui n'était pas comte de Cardonna, voir POCQUET DU HAUT-JUSSÉ, *La Diplomatie d'Anne de Bretagne*. Mélanges publiés par l'Ecole française de Rome, t. XXXVI, 1916. A part, p. 9.

de Grenade et la carte bretonne étant perdue pour lui, il pouvait craindre de voir la restitution des comtés de Roussillon et Cerdagne s'estomper à l'horizon. Et il est impossible de ne pas faire un rapprochement entre le Nicola de Dicastillo, ambassadeur de Ferdinand en Bretagne en 1488, déjà cité, et la tribu des Dicastillo que nous voyons surgir en France, autour d'Anne, aussitôt après son mariage avec Charles VIII. Les comptes de la reine, surtout ceux des Archives nationales et celui de la Bibliothèque de Nantes (6) nous donnent à leur égard bien des précisions. Voici les membres de cette famille — d'origine navarraise — que j'y ai rencontrés, et leurs activités :

Un Nicola de Dicastillo, dont je n'ai pu trouver ni infirmer l'identité avec l'ambassadeur de 1488, est premier aumônier de la reine pour l'année 1492-1493 au moins.

Lope de Dicastillo, maître d'hôtel ordinaire de la reine, apparaît à la même date, avec ses parents Jean et Louis. Il figurera dans les états de la maison de la reine jusqu'en 1498 au moins, aux appointements de 700 livres, au troisième rang parmi ses grands officiers. Il est chargé par Anne de missions de confiance. Pendant l'entreprise d'Italie, elle l'envoie à Naples vers le roi pour ses affaires et le dédommagera ensuite des pertes qu'il subira au retour, à Fornoue. A la Toussaint de 1497, à Saint-Florentin-d'Amboise, c'est lui encore qui distribue ses aumônes. Anne, devenue veuve, l'enverra le 21 avril 1488 d'Amboise à Louis XII réclamer les 20.000 livres de son deuil.

Jean de Dicastillo, premier écuyer tranchant, mari d'Anthonicque, est à son service de 1492 à 1498 au moins.

Aliénor de Dicastillo, qui reçoit trois milliers d'épingles, des rubans, de fines aiguilles de Milan pour coudre en la chambre de la reine, est demoiselle d'atours d'Anne en 1492 et, lorsqu'elle a un enfant, cette même année, la reine, probablement marraine, lui offre le taffetas blanc pour le chrêmeau du baptême. Pour mieux comprendre son rôle, pensons à celui qu'exercera, dans les mêmes fonctions, à partir de 1503, Michelle de Saubonne (7).

(6) Arch. nat., KK 82, 83, 85, K 530²², *passim*, KK 5306, ff. 2^v et 22 ; Bibl. nat., fr. 10.376, ff. 57 et 92 ; Bibl. de Nantes, fr. 1335, ff. 32 ^v et 51 ; GODEFROY, *Histoire de Charles VIII*, 1684, p. 705.

(7) GIRAUD-MANGIN a consacré un article à Michelle de Saubonne, *Mém. S. hist. arch. Bret.*, t. XXVI, 1946.

La présence dans l'orbite de la reine Anne de la famille des Dicastillo me semble d'une certaine importance. Il convient cependant de préciser qu'ils ne sont pas les seuls Espagnols de la maison de la reine. Anne est soignée, au cours de ses grossesses, en 1492, en 1494, par Gabriel Miro, « originaire des parties d'Espagne », et par le fils de celui-ci (8). Citons encore, en passant, l'un de ses courriers, qui se nomme Vincent Quito.

Un petit fait nous montre à quel point Anne était persuadée de l'excellence du personnel espagnol. On sait qu'au temps de l'expédition d'Italie ce fut elle qui choisit avec soin les femmes de service devant accompagner le roi. Or j'ai retrouvé, dans un reçu figurant aux Pièces originales à la Bibliothèque nationale (9) le nom de la « femme de chambre du roy » qui, à Naples, en ce mois d'avril 1495 où l'argent commençait à manquer pour payer l'armée, recevait une confortable pension de 200 livres. Elle se nomme Gratiennne de Valence, et, afin que nous n'ayons aucun doute sur son origine, le rédacteur de l'acte ajoute qu'elle est castillane. Cette présence auprès du roi, dès avant les hostilités franco-espagnoles, ne pouvait être d'un mince intérêt pour Ferdinand le Catholique.

Un climat d'amitié existe entre la reine de France et les rois d'Espagne. Apparemment, Anne de Bretagne ne joue aucun rôle politique près de Charles VIII et le traité de Barcelone eût été conclu sans elle. Mais on peut penser que le rétablissement de la « Bourse et estappe d'Espagne » à Nantes, le 29 décembre 1493, fut décidé à sa prière (10), pendant le court voyage des souverains en cette ville. Anne garde un contact personnel certain avec les souverains d'Aragon et de Castille. Vers l'été 1492, elle leur a expédié Jehan Pigeon, marchand de Dinan, « pour les avertir d'aucunes choses nécessaires », et peu après elle payait les frais de voyage de Gaspard de Burgos, venu d'Espagne pour elle (11). Parfois elle fait à la reine Isabelle des gracieusetés ; elle lui envoie des bijoux de France : des

(8) Arch. nat., KK 83, f. 53 et KK 84, f. 70.

(9) Bibl. nat., P.O. 2915 v° de Valence n° 20.

(10) P. JEULIN, *L'évolution du port de Nantes*, Paris, 1929, pp. 103-104, 144.

(11) Arch. nat., K 53022 et KK 83, f. 63.

« gorgerys et templectes d'or », en mai 1493 ; une grande poupée, le 26 octobre de la même année (12).

Elle goûte fort, pour sa part, la mode espagnole. Galeazzo da San Severino, ambassadeur extraordinaire de Ludovic le More près de Charles VIII, en mai 1494, au lieu de lui apporter quelque souvenir de cette Italie où tendent alors tous les regards, ne lui offre-t-il pas « un habit très riche à l'espagnole (13) », selon un témoin florentin. C'est le temps où l'un des courtisans français — peut-être André de La Vigne, secrétaire de la reine — écrit le *Roman de Jehan de Paris*, écho du mariage d'Anne et de Charles, qui traduit si bien l'émerveillement de la princesse bretonne devant les richesses de la cour de France, « histoire joyeuse », soi-disant « translâtée d'espagnol en langue française », dans laquelle Anne paraît sous les traits — combien fantaisistes ! — d'une princesse espagnole. Le prestige de l'Espagne est grand, même en France, depuis la prise de Grenade en 1492, mais la reine est plus que tout autre entichée de tout ce qui vient de là-bas. La mode des naines va commencer. Anne fait demander à la dame de Langeac, en 1496, « une petite Espagnole (14) ». On monte à l'espagnole et la mule de la reine est harnachée à la castillane (15). En 1497, Anne se procure des planchettes afin qu'on lui fasse des étriers à la mode d'Espagne (16).

Je ne parlerai ici que pour mémoire de sa devise : *Non mudera*, qui pourrait bien avoir été seulement béarnaise. Anne ne savait pas le castillan puisqu'on la verra, en 1501, recourir à M. de Grignaux, prince de Chalais, son chevalier d'honneur, le polyglotte de la cour, pour prononcer quelques mots d'accueil, dans leur langue, aux ambassadeurs espagnols (17).

Mais peut-être pourrait-on retenir encore une mani-

(12) Arch. nat., KK 83, f. 141 v°, KK 84, ff. 76-86.

(13) Francesco della Casa à Piero da Bibbiena, Lyon, 7 mai : « ...ieri... alla Reina ha donato uno abbligiamto alla spagnuola, fornito di tutto e molto ricco... » (CANESTRINI & DESJARDINS, *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane* (Documents inédits), T. I, Paris, 1859, p. 298).

(14) Arch. nat., KK 85.

(15) Bibl. nat., fr. 22.335, f. 21.

(16) Bibl. de Nantes, fr. 1335, ff. 90-92.

(17) BRANTOME, *Œuvres*, éd. Lalanne, t. VII, *Recueil des dames* (*Vie des dames illustres*), pp. 316-317.

festation de son ascendance espagnole dans la manière dont elle prit le deuil à la mort de Charles VIII. On la savait très attachée à son époux ; cependant les excès de sa douleur semblent avoir étonné les contemporains. Elle réclame la mort et refuse toute nourriture et tout repos pendant quarante-huit heures. Elle paraît hors de sens. Le roi Louis envoie le cardinal Briçonnet et l'évêque Guillaume de la Mare au château d'Amboise s'informer du fait. Ceux-ci trouvent la reine *effondrée, à terre, dans un coin de sa chambre, entièrement couverte de vêtements et de voiles noirs*. Le continuateur du *De rebus gestis Gallorum* de Paul-Emile, Le Ferron (18), qui utilisa sans doute les lettres de de La Mare, remarque l'étrangeté du fait, en notant que les reines de France ont coutume de porter le deuil en blanc.

On trouverait certainement encore des traits montrant l'attachement d'Anne aux coutumes espagnoles apprises de sa mère, son intérêt pour ce pays, si l'on poursuivait cette étude sous Louis XII pendant les dernières années d'Anne de Bretagne.

Y. LABANDE-MAILFERT.

(18) Ed. de 1601, ff. 29-33.